

FNC — Palermo Shooting **Style et formule**

Palermo Shooting, Allemagne / Italie / France 2008, 108 minutes

Sami Gnaba

Numéro 258, janvier–février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44993ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2009). Compte rendu de [FNC — Palermo Shooting : style et formule / *Palermo Shooting*, Allemagne / Italie / France 2008, 108 minutes]. *Séquences*, (258), 5–5.

FNC | PALERMO SHOOTING

STYLE ET FORMULE

À la croisée des chemins, Wim Wenders revient à son Allemagne natale pour y puiser un nouveau souffle d'inspiration. Plus que dix ans après son dernier périple européen, le splendide **Lisbon Story**, le vénéré réalisateur allemand, toujours pourvu de son sens inné du cadre, nous apparaît aujourd'hui en crise, à l'image de son héros.

SAMI GNABA

On ne le répètera jamais assez, le pire piège qu'un cinéaste puisse rencontrer, c'est celui de devenir prisonnier de son propre style. Wim Wenders possède une écriture et un sens du cadre d'une virtuosité inattaquable. C'est tout à son honneur, il va sans dire. Cependant, l'urgence et le caractère poétique émanant de son cinéma (**L'Ami américain**, **Tokyo-Ga**, **Au fil du temps...**) se sont graduellement évaporés pour nous laisser, au cours des dernières années, de belles images ici et là, souvent lourdes en désespoir créatif. Que s'est-il donc passé ?

D'une part, le différend entre Wenders et son célèbre directeur de photographie de toujours, Robby Müller, autour de la réalisation d'**Until the End of the World**, et la séparation qui s'en est suivie (Müller est allé magnifier l'œuvre de Jim Jarmusch) ne sont guère négligeables. D'autre part, le cinéaste donne l'impression de ne pas vouloir vieillir, incapable de se plier au temps, dans la mesure où il continue à mettre en scène les mêmes personnages dans une sorte de répétition un peu navrante... même pour ses fans. Inévitablement, sa posture nostalgique s'est accrue de film en film. Et au final, il s'est pris au piège.

En s'associant, par exemple, avec son scénariste de **Paris, Texas**, Sam Shepard, pour **Don't Come Knocking**, Wenders traçait à gros traits son cuisant échec. Dans les dernières minutes du film, alors que la caméra pivote autour de Shepard dans un 360 degrés (faire du surplace en images ?), le réalisateur fait entrer en scène la fille illégitime de ce dernier. C'est le temps des réconciliations entre les deux, le temps des aveux. Mais voilà, reprenant l'ingénieuse idée de la confession amoureuse à la fin de **Paris, Texas**, le réalisateur nous assène plutôt un monologue un peu vain. On aurait aimé disparaître derrière le monologue (où Sarah Poley prenait la place de Natassja Kinski), comme on l'avait fait dans **Paris, Texas**, mais le miroir avait tourné. Ce qu'on y apercevait, c'était Wenders, lui-même, pris au piège.

Avec sa toute dernière offrande, **Palermo Shooting**, l'ami allemand récidive avec un personnage archétypal de son cinéma; un photographe traversant une crise existentielle et hanté par la mort. De son Düsseldorf natal, Finn (Wim ?) s'en va à Palermo où il rencontre une mystérieuse artiste du nom de Flavia. Poursuivant ses thèmes de prédilection, le réalisateur nous propose une méditation toute personnelle sur un homme désabusé, à la recherche de sens et surtout de lui-même. Un peu comme Philip dans **Alice in the Cities**, Finn, campé par le chanteur allemand Campino, passera l'entièreté du film à photographier son pèlerinage, bien disposé à relever les traces évanescences de son existence fragile.

Cela étant dit, on ne retrouve rien de bien nouveau ici. Convoquant les fantômes de son passé (**Alice in The Cities** et **Lisbon Story**), Wenders recycle de vieilles idées et se soumet à une autoparodie franchement triste. Malgré tous les signes usuels de sa signature d'auteur (existentialisme, mélancolie exacerbée, introspection, musique prépondérante, cadres envoûtants), **Palermo Shooting** ne ressemble à rien de plus qu'une mosaïque autoréférentielle aux images léchées, ancrée dans un certain passéisme et livrée à une désolante stérilité de fond.



Une méditation personnelle sur la vie et la mort

Non pas que la réflexion du cinéaste sur l'image soit dépourvue d'intérêt, mais à trop vouloir en dire, le réalisateur se perd. Bavard et péniblement démonstratif par moments (où sont ces silences, ces longs plans de jadis ?), son film donne l'impression de se soumettre à une surcharge d'explications naïves et creuses, comme cette scène grotesque dans laquelle la mort, ici prenant les traits de Dennis Hopper, discute avec Finn de ses préoccupations quant au sort de l'image.

Mais il y a un espoir. Dans le dernier plan, Finn, l'air en paix avec lui-même, fixe amoureusement Flavia. Une première pour un héros wendersien; il semble enfin chez lui. L'image tourne au noir. La page est tournée. Un nouveau chapitre peut s'entamer. Une transition pour le cinéaste allemand, peut-être ? Une pensée, présente dans **Lisbon Story**, alors nous envahit soudainement : *et si on filmait comme on regardait, librement, sans rien à prouver. Juste filmer avec le cœur ?*

■ Allemagne / Italie / France 2008, 108 minutes – Réal. : Wim Wenders – Scén. : Wim Wenders, Bernd Lange, Norman Ohler – Images : Franz Lustig – Mont. : Peter Przygodda – Mus. : Irmin Schmidt – Son : Martin Müller – Dir. Art. : Ludovica Ferrano, Oliver Koch – Int. : Campino (Finn), Giovanna Mezzogiorno (Flavia), Dennis Hopper (Frank), Lou Reed, – Prod. : Gian-Piero Ringel, Wim Wenders – Contact : Neue Road Movies.